

—Philippe !
—Monsieur ?
—Prenons un coup ?
—Oui, monsieur.

Et nous primes un coup avec recuei lement ; nous en primes un second et nous allumâmes, lui sa pipe, et moi une cigarette.

—Tout de même, Philippe, nous l'avons échappé belle.

—Oui, monsieur.
—Ah ! ah !

* * C'est tout, mais, je vous le répète, cela me semble charmant.

L'auteur ?

C'est M. Henri de Puyjalon, un bon Français, Canadien depuis dix-huit ans, comme moi depuis près de vingt-et un étés.

Il manie aussi bien la plume que l'aviron, il a guerroyé autrefois comme tous les Français, il est sérieux, capable, et... a tiré quelquefois le diable par la queue.

Je le remercie d'avoir écrit cet article.



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Vendredi dernier, le 5 mai, au Club National, conférence très bien écoutée et fort applaudie, par une sympathique assistance. Notre jeune confrère, M. T. Coté, qui vient d'accepter la charge de rédacteur-en-chef, au *Progrès*, de Windsor, lisait ce soir-là un intéressant travail sur "Gladstone et la question irlandaise." Avec nos remerciements, nous offrons nos compliments au Club, de son bon choix, et au conférencier, de son succès mérité.

* *

Nous venons de recevoir, publiée en brochure, la conférence de M. J.-B. Rouilliard sur "l'Union continentale," et que nous annonçons dans notre numéro du 1er avril dernier. Nous remercions simplement l'auteur de cette gracieuse attention. Il n'entre pas dans nos attributions d'analyser et juger son travail. Seulement pouvons-nous dire qu'il y a du bon en ce qu'il jette un peu de lumière sur une question qui menace de devenir de pleine actualité.

* *

La belle démonstration faite par les catholiques de Montréal, lundi le premier mai, à leur vénérable archevêque, Mgr Fabre, est de celles qu'on ne passe pas sous silence. On célébrait le 20e anniversaire de sa consécration épiscopale et ses dévoués enfants profitaient de l'occasion pour protester contre les persécutions que de faux chrétiens lui suscitent. Tous, ils ont été très dignes en témoignant à leur Père vénéré leur respect et sincère dévouement. Et le prélat, ravi, a su l'être aussi en leur marquant son entière satisfaction. L'immense cathédrale Saint-Pierre, regorgeant de *fidèles*, une première fois, semblait par sa gaie blancheur immaculée de vierge, participer à la fête.

* *

Le *Piano-Canada* nous adresse sa troisième livraison, datée d'avril. Ce joli journal est de mieux en mieux intéressant. Pour se mettre tout à fait à la portée de tous, il a modifié son prix d'abonnement actuel jusqu'au taux populaire de une piastre par année. En même temps, comme pour se faire désirer plus, de bi-mensuel qu'il était il devient mensuel.

Chacun des deux morceaux de cette dernière livraison, gavotte et polka, est du meilleur choix. Ils font honneur au bon goût du directeur, M. Brodeur, comme la forme soignée recommande l'éditeur de musique, M. C. A. Desmarais, 40, Place Jacques-Cartier.

Le Trait d'Union, organe du crédit intellectuel français, tel est le titre d'une active et vaillante revue mensuelle, au ton franchement catholique, et qui nous vient de Paris depuis deux ou trois mois. A ceux qui désespèrent de la foi, française, à cause des malheurs des temps ; à ceux qui croient qu'elle n'a plus de champions pour servir sous ses drapeaux nous recommandons de faire bien vite connaissance avec ce vibrant organe de patriotisme et de religion.

Les cœurs navrés des maux que souffre notre chère France, toujours aimée, se trouveront réconfortés par le spectacle de ce bataillon de publicistes travaillant courageusement à faire rentrer la France dans les voies de salut de la vieille foi chrétienne.

On peut s'abonner en s'adressant à M. Alph. Fillieu, le digne et noble directeur-fondateur de la revue, au No 32, rue Baudin. Le prix d'abonnement n'est que de une piastre et soixante centins pour douze livraisons de soixante et quelques pages chacune.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—M. R. Roy, Ottawa.—Merci pour le dernier envoi : *Histoire d'un repatrié*, dûment reçu. Il sera inséré, selon qu'il mérite, le plus tôt possible.

M. Raoul Renault, Québec.—Nous regrettons de vous désobliger, mais nous avons pris la ferme détermination, dorénavant, de ne donner de notice bibliographique que des volumes envoyés à nos bureaux directement. Par contre, "Heures heureuses" passera bientôt.

Bluet, Chicoutimi.—Très heureux de votre acquiescement, nous vous souhaitons la bienvenue de plus en plus cordiale.—J. St.-E.

LES DEUX SŒURS
(Voir gravure)

Deux fleurs, épanouies ensemble sur une seule tige, sont assurément destinées à subir des influences analogues de température, des impressions semblables de chaleur ou de froid. La même lumière les éclaire, le même soleil les réchauffe, la même brise les caresse, la même rosée les rafraîchit, le même espace leur est ouvert sous le même ciel bleu.

Ainsi en était il de deux âmes.

Entrées dans la vie presque en même temps, prenant corps au même foyer, elles avaient grandi côte à côte, sous le souffle des mêmes enseignements, des mêmes exemples et dans une règle de vie identique.

Pendant longtemps tout fut mis en commun entre ces deux sœurs : plaisirs, chagrins, déceptions, rares encore dans la jeunesse, et surtout illusions, fréquentes, hélas ! à tous les âges.

Pendant longtemps aussi, elles se ressemblèrent physiquement. C'était la même taille, la même démarche, la même voix ; presque les mêmes traits, avec les mêmes yeux doux et charmants. L'expression du regard seule se montrait différente : l'une, plus de vivacité, et l'autre plus de profondeur. La première semblait chercher le bonheur autour d'elle ; la seconde le regardait venir d'en haut.

Là fut tout le secret de leur existence et de ces deux voies si différentes qu'elles suivirent.

Arrivées à l'âge décisif de la destinée, toutes deux furent recherchées en mariage. Elles étaient riches, elles étaient belles.

L'aînée accepta le mariage : elle se sentait au cœur toutes les aspirations de la vie mondaine, et celles aussi de l'épouse et de la mère.

Elle les vit se réaliser. Les honneurs, la fortune, et tous les plaisirs que peut procurer cette dernière lui furent largement départis.

Son mari, dans le monde, était puissant, considéré ; il se montrait auprès d'elle doux, confiant, plein d'aimables faiblesses.

Son fils était beau, intelligent, charmant, et promettait de ressembler à son père.

C'était donc la félicité idéale qu'elle avait entrevue, et dans laquelle elle croyait se délecter tous les jours.

Sa sœur, plus sévère dans ses goûts, n'avait pas

voulue de cette vie facile et élégante. Renonçant sans regret à toutes les séductions terrestres, au monde, à ses flatteries, à ses plaisirs qu'elle trouvait vides ; à ses hommages qui lui semblaient vains ; à son luxe qui lui paraissait faux ; à ses promesses qu'elle devinait mensongères ; à tout ce charme, enfin, qui lui faisait l'effet d'un mirage trompeur, de quelque météore appelé à disparaître, elle avait préféré le calme et l'oubli d'elle-même, et c'est à l'ombre du cloître qu'elle était venue faire abnégation de ce bonheur factice, pour en chercher un autre, puisé aux sources mêmes de la vertu et du sacrifice.

Elle aussi, pourtant, avait l'âme remplie de tendresse et de dévouement. Elle alimenta la première des feux de l'amour divin, et l'autre des ardeurs de la charité. L'humanité souffrante lui tint lieu de famille ; et son cœur, dégagé des liens d'ici-bas, trouva son idéal dans les régions élevées.

Qui allait avoir raison, entre les deux sœurs ? Hélas ! ce n'était pas la première ! Un souffle, un rien suffit pour renverser l'échafaudage de ce bonheur, qui semblait si solidement construit.

Les deux grandes affections sur lesquelles reposait toute l'existence de la tendre créature, venaient de lui être enlevées subitement ; et lorsque, après un certain temps de prostration accablante, elle s'était enfin réveillée d'un horrible cauchemar, c'était pour sentir son cœur glacé, au milieu du vide immense laissé autour d'elle par l'écroulement de tous ses rêves.

Que faire ? A qui confier ses peines et sa désespérance ? A qui faire entendre ce cri de douleur qui menace d'étouffer celui qui le contient ? Sur qui s'appuyer ?

Elle traduisit alors par la réalité ce passage d'un psaume mis en vers admirables par le vrai réformateur de la poésie française :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde,
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, laissons-nous de les suivre,
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

Et elle courut se jeter dans les bras de sa sœur.
M. DE GRANDMAISON.

NOUS NE NOUS AIMONS PLUS

Tu ne m'aimes plus ! Ne le dis pas, je l'ai senti dans ta dernière caresse.

Je ne t'aime plus ! le nier serait fallacieux ! tu l'as compris dans mon dernier baiser.

Il y a quelques mois à peine, tu jurais de m'aimer toujours et je te jurais le même serment. Cependant, nous ne nous aimons plus !

D'autres devoirs, de nouveaux liens te retiennent. Tu oublies tes promesses.

D'autres affections, une ambition nouvelle m'appellent. Je ne me souviens plus de mes serments. Nous ne nous aimons plus !

Va gaiement et droit ton chemin. Que le bonheur t'accompagne. Tu as encore mon amitié. Elle ne finira jamais. Je te dois tant !

Je sais que tu me gardes ton estime et par cela soyons encore amis.

Qu'importe que nous nous soyions parjurés ! Nous ne nous aimons plus. Le monde est ainsi fait et l'amour inconstant, comme le papillon capricieux, voltige sans cesse et ne s'arrête qu'un instant sur chaque fleur qu'il convoite.

Laissons-là les charmes de l'amour et les plaisirs qu'il donne et par l'amitié sainte et pure restons toujours unis.

Nous ne nous aimons plus, et, pourtant nous nous aimons encore ; mais notre amour est devenu amitié et nous nous aimons en amis, en frères.

Vive l'amitié !

BLUET.

Il n'y a point de hasard dans le gouvernement des affaires humaines, et la fortune n'est qu'un mot qui n'a aucun sens. Tout est sagesse et providence.